



**HAL**  
open science

## Introduction

Antoine Toma

► **To cite this version:**

Antoine Toma. Introduction. Etudes en didactique des langues, 2012, De l'anglais oral, 19, pp.7-9.  
hal-04050407

**HAL Id: hal-04050407**

**<https://ut3-toulouseinp.hal.science/hal-04050407v1>**

Submitted on 29 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Introduction

*Antoine TOMA*

Professeur, Université Toulouse II

Le problème de la compréhension de l'anglais oral par des étudiants francophones est loin d'être nouveau. L'importance de l'anglais comme objet d'étude et les difficultés de son apprentissage ont été posées il y a très longtemps déjà:

Mais travail pour travail, il vaudrait encore mieux étudier quelque langue moderne comme l'anglais. La prononciation n'est pas aisée, non seulement par la faute des anglais qui laissent leur orthographe dans une imperfection, une inconséquence, qu'on pardonnerait à peine à un peuple ignorant, mais encore par la négligence de ceux qui ont fait leurs Grammaires et leurs Dictionnaires, et qui n'ont pas indiqué, comme ils le pouvaient, la valeur de leurs lettres, dans une infinité de mots où cette valeur est différente de l'usage ordinaire.

L'absence de rapport entre "prononciation" et "orthographe" est sévèrement montrée du doigt. Cette "imperfection", impardonnable puisque les "anglais" ne sont pas un peuple ignorant, est le fait de la "négligence" des grammairiens et lexicographes qui n'ont pas donné la valeur (sonore) des lettres. Ils se devaient de le faire "comme ils le pouvaient", d'où la nécessité de mettre en place un système de transcription des sons à partir des lettres.

Nous sommes tous les jours à porter de converser avec des anglais naturels, et de nous avancer par là dans la connaissance de leur langue.

Il est aisé aujourd'hui de rencontrer et de parler avec des anglophones, pratique qui doit nous permettre de progresser en anglais.

La gazette d'Angleterre, qu'on trouve à Paris dans plusieurs endroits, est encore un moyen pour faciliter la même Étude. Comme cette feuille est amusante et qu'elle roule sur des sujets connus d'ailleurs, pour peu qu'on en entende une partie, on en devine aisément le reste.

Un journal anglais est également accessible à Paris et constitue encore un moyen, agréable de surcroît, d'étudier cette langue. La connaissance des sujets abordés permet le travail de déduction indispensable à la compréhension des mots inconnus au premier abord.

Il serait à souhaiter pour les écoliers et pour les maîtres que ce cours fût imprimé. La dictée, autrefois nécessaire, est devenue, depuis l'impression, une opération ridicule.

Pourquoi faire perdre du temps aux élèves à écrire sous dictée (à partir du moment où ils savent écrire) lorsqu'un cours peut être lu directement sous forme imprimée? Cette perte de temps est jugée ridicule.

En substance, l'auteur de ces lignes met l'accent sur l'importance de l'anglais, sur l'absence d'un système (phonétique) qui établirait enfin un code

biunivoque entre graphie et son, sur la nécessité d'une pratique orale permanente avec des anglophones, sur la possibilité de travailler régulièrement la langue par la lecture de textes et sur la nécessité d'utiliser les dernières technologies de l'information et de la communication en gage d'efficacité.

Ce positionnement familier à tout didacticien angliciste contemporain n'est autre que celui de Denis Diderot. Ces citations sont extraites de *l'Encyclopédie Diderot-d'Alembert* (édition 1751-1772), tome 2 "Grammaire et Littérature", au mot "Étude", pages 9 et suivantes.

Le code phonétique existe à présent depuis longtemps puisque la première édition du dictionnaire Daniel Jones qui a pour titre *The English Pronouncing Dictionary* remonte à 1917. Le caractère novateur de ce code doit être cependant tempéré par le fait que la première tentative de transcription des sons sous forme de symboles, l'alphabet phénicien, date de 3000 ans. Ce fut le premier alphabet phonétique. Depuis cette date, les lettres des alphabets (pour nous, l'alphabet latin) ont reçu des prononciations tellement différentes qu'il a été nécessaire il y a un siècle de rétablir une relation biunivoque entre un son et un symbole lui correspondant, et ceci au niveau international.

Ce code est d'autant plus indispensable à la connaissance d'une langue comme l'anglais qu'environ 70 % du vocabulaire est, pour des raisons historiques, d'origine française (latine ou grecque), mais utilisé par des locuteurs au système phonologique radicalement différent. Il permet d'enregistrer sous forme graphique la forme orale des mots, par essence éphémère, et en retour de reproduire fidèlement cette forme sonore à la simple lecture de la forme graphique (*i.e.* des symboles phonétiques). Malgré son importance capitale, il est pourtant méconnu par la quasi-totalité des apprenants en LEA ou LANSAD après 10 ans d'anglais.

Pourtant dans les années 60, non seulement la phonétique était obligatoire dans les programmes au lycée mais, dans certaines classes de 6<sup>ème</sup>, les mots anglais étaient acquis et notés uniquement sous forme phonétique, et non orthographique, et ce pendant un an. Pourquoi cette désaffection didactique?

S'il est indispensable d'avoir une pratique fréquente de l'anglais oral, comme le souligne Diderot, l'activité épilinguistique nécessaire à une auto-correction inévitable puisque les anglophones seront rarement enclins à corriger les erreurs à partir du moment où ils auront compris le message, est cependant loin d'être évidente sans entraînement et outils spécifiques. Sans cette capacité et cet effort, une pratique de l'anglais avec de mauvaises connaissances phonétiques conduit inévitablement au renforcement des erreurs en expression orale et à de grandes difficultés dans la compréhension, de nombreux mots n'étant pas reconnus puisque ils auront été mémorisés sous une autre forme.

Un deuxième point soulevé par Diderot est la facilité de la lecture de textes anglais. Il est si simple de deviner le sens des mots par déduction étymologique ou contextuelle, et donc de mémoriser la forme écrite des mots, que la mémorisation de leur forme orale sera le plus souvent négligée, donc imparfaite

ou inexistante, ce qui constitue un piège dans lequel tombent souvent nos apprenants (et certains enseignants).

Le troisième point est l'utilisation des technologies. Celles-ci concernent l'information et la communication, et le plus souvent par détournement d'objet, rarement par création pure, l'enseignement. Depuis l'utilisation des laboratoires à bandes dans les années 60 jusqu'aux laboratoires informatiques multimédias, en passant par les magnétophones à bandes, à cassettes (1964), ou autres magnétoscopes (1978), ordinateurs avec cartes-son (1990) et lecteurs de CD et de DVD qui ont suivi, des sommes considérables ont été investies en 40 ans dans ces outils, devenus outils d'enseignement.

Dans les années 90, suite à l'apparition des premiers PC dotés d'une carte son digne de ce nom (la carte-son des Mac de 1984 était d'un emploi très limité), les enseignants qui faisaient la promotion de tel ou tel outil ou logiciel d'enseignement étaient alors plutôt qualifiés de "techniciens", ou parfois d'informaticiens, comme si l'innovation ne pouvait être du côté des enseignants, alors que Diderot en avait pourtant compris dès le début sa portée. Il m'a fallu des années pour imposer ce terme de "didactique multimédia des langues" (DML) et pour nous de l'anglais (DMA). La didactique se doit d'être première par rapport à la technique et c'est elle qui doit guider les choix technologiques, et la technologie elle-même lorsque le choix n'existe pas.

Les progrès sont aujourd'hui réels dans la généralisation de l'emploi de ces outils, mais la difficulté réside grandement dans la façon de les utiliser. Quelle différence peut-on faire entre le retour arrière d'un magnétophone à bande et le retour arrière d'un curseur de défilement des lecteurs audio ou vidéo actuels? Aucune, il est aussi imprécis dans un cas que dans l'autre et même si certains lecteurs affichent le temps écoulé depuis le début à partir du positionnement du curseur, comment retrouver rapidement et sans perdre de temps le ou les mots non compris pour les réécouter? L'étudiant qui a besoin de réécouter uniquement ce qu'il n'a pas compris va-t-il consentir à perdre du temps à réentendre ce qu'il avait déjà compris? Quel progrès l'étudiant fera-t-il en compréhension de l'anglais oral si le script lui est immédiatement accessible comme c'est le cas dans la quasi-totalité des méthodes audiovisuelles ou multimédias? Aucun dès que le niveau débutant ou semi-débutant est acquis (ce qui est le cas de tous nos étudiants à l'université) puisque l'activité de compréhension s'arrête dès la lecture du script et se transforme alors en lecture oralisée.

Pourtant des solutions existent aujourd'hui pour remédier à ce problème. C'est la mission de la DML, aidée par les sciences cognitives, de mettre à nu le complexe processus de compréhension de l'anglais oral.